1. Ğamīl Buṯayna : 40/82 - 660/701

*Mon cœur était guéri : Buṯayna lui fit don*

*De cette plaie, le jour où sa robe vola.*

*Dès que mon souvenir parle de Buṯayna,*

*De mes pleurs je ne suis plus maître, et mon œil fond.*

*Si elle est loin, passion, désir, viennent à moi,*

*Et mon cœur est repris du mal de Buṯayna.*

*Que ferais-je de lui, quand ce mal tu ravives,*

*O Buṯayna, quand de remèdes tu le prives ?*

*J’ai voulu croire en ta bonté, en tes bienfaits,*

*Mais mon âme a si fort espéré de ta grâce*

*Qu’elle en est épuisée. Si elle m’écoutait,*

*Elle irait t’oublier, tant sa patience est lasse.*

*Mais elle se rebelle, occupée tout entière*

*A sa passion à son désir : toi, Buṯayna.*

*Fais revivre cette âme, et Dieu te le rendra :*

*Elle souffre, en t’aimant, une longue misère.*

*Tu as prêté tant de serments, si peu tenus,*

*Et promis tant et tant, pour me laisser déçu !*

*Tu t’es souvent dite envers moi engagée,*

*Mais tu traînais, tardais à tenir ta parole !*

*Dans mes rêves, tu donnes tout, sans lésiner,*

*Mais tu tiens tout sous clé quand le sommeil s’envole.*

*Au rappel des faveurs dont tu m’avais comblé,*

*Tu regimbes et dis : « Je ne veux plus, c’est tout ! »,*

*Et moi, à celles-là qui voudraient me blâmer :*

*« Au diable ! Assez ! Ou je vais me venger sur vous ! »*

*Dans un creux du désert, que le troupeau a fui,*

*Voyez cette gazelle aux flancs bruns, amincis,*

*Qui broute un peu, puis, vers son faon se retournant,*

*L’appelle, à peine né, de ses cris, doucement :*

*Les yeux, le clou, tout cède ici à Buṯayna,*

*Sa beauté apparue empêche tout regard.*

*Le sourire découvre une eau vive où se voient*

*Des corolles brillant sur un fond de ciel noir.*

*Elle est, quand de son pas tranquille elle chemine,*

*Un roseau, le port haut, harmonieux, délié.*

*Assisse en sa maison, la maison s’illumine ;*

*La cour, quand elle est là, redouble de beauté.*

*Une alcôve va bien à cette nonchalante,*

*Mais la jolie coquette est aussi beauté sage.*

*Et cette grâce encor : clair est la voix, chantante,*

*Et rien moins que braillarde envers le voisinage.*

*Qui pèse, auprès de toi, telle ou telle mégère*

*Qui nous assomme sans pudeur et vocifère ?*

*Si je chante aussi haut la gloire d’une absente,*

*Que mes vers, elle près, mieux encore la chantent !*